

UNE TRAGÉDIE DOUBLE

A COVENT-GARDEN

I

Il y a trois ans, une voiture s'arrêtait vers le milieu de la journée devant le grand théâtre de Philadelphie. Une femme vêtue de noir, âgée d'au plus de vingt-cinq ans, et fort bello, descendit de cette voiture, tendit la main à un vieillard qui était demeuré au fond, lui adressa quelques paroles dans une langue étrangère, et le vieillard quitta sa place, prit la main de la jeune femme, s'avança sur le marche-pied et s'élança à terre. J'allais passer outre, lorsqu'en jetant les yeux sur cet homme à cheveux blancs, qui venait de s'appuyer sur le bras de la jeune et belle dame, j'éprouvai un sentiment de surprise et de curiosité.

Sa figure avait une expression de mélancolie profonde qui me fit mal. En le voyant, on comprenait que le désespoir plutôt que l'âge avait creusé ses yeux, sillonné son front de rides et blanchi ses cheveux.

Cet homme, à première vue, semblait un vieillard; mais, lorsque vous le regardiez attentivement, vous devinez vaguement qu'il devait être jeune encore. En effet, le lendemain, j'appris qu'il entrerait dans sa quarante-septième année. Je m'approchai de lui, il me regarda, et je frissonnai tant son regard était lourdement fixe et morne.

—Venez, Franck, lui dit la jeune dame d'un accent aussi doux que celui des anges.

Il lui obéit comme eût fait un enfant, et il la suivit. Puis tous les deux entrèrent dans le théâtre.

—Qu'est donc cette dame? me hasardai-je à demander au domestique qui avait ouvert la portière de la voiture.

—C'est la signora Stella Monti, me répondit-il poliment.

—La célèbre tragédienne italienne qui va donner des représentations en cette ville?

—Elle-même, monsieur.

—Et cet homme qui l'accompagne?

—Un pauvre fou.

—Son père, peut-être?

—Non.

—Son mari?

—Non!

—Mais qui donc est-il?

—Je n'en sais rien.

—Y a-t-il longtemps que vous êtes au service de la signora?

—Quatre ans, monsieur.

—Et cet homme?...

—Je l'ai toujours vu avec elle; partout où elle va, elle l'emmène; elle ne le quitte pas un instant; elle a soin de lui comme si c'était son père; elle l'aime comme s'il était son mari; elle le veille et le protège comme une mère son enfant. J'ignore le reste.

—C'est singulier! pensai-je. Puis je remerciai le domestique et je m'en retournai chez moi, en me promettant d'assister à la représentation que devait donner, le lundi de la semaine suivante, la célèbre Stella Monti. Le lendemain, j'obtins du directeur la permission d'assister aux répétitions. Je me plaçai dans une loge vide, et j'attendis.

La signora parut. Elle était accompagnée du vieillard. Elle demanda un fauteuil, l'adossa à l'un des angles de la scène, fit asseoir dessus son pauvre fou, après avoir recouru, pour y parvenir, à mille tendres caresses—car il ne voulait point la quitter—puis elle s'en fut répéter son rôle.

Immobilis sur son siège, il la suivait de son regard terne et fixe, dans ses moindres mouvements. Par instants, elle lui souriait, et alors il répondait par un sourire dans lequel se lisait l'égarément. J'examinai attentivement la signora.

Elle était grande, brune, pleine d'élégance et de distinction. Plus Espagnole qu'Italienne, sa beauté était celle des vierges du divin Murillo. Un sang brûlant bouillonnait sous la pâleur aristocratique

de son visage qu'on eût dit doré aux rayons du soleil de Madrid.

Ses cheveux noirs avaient le chatoyant reflet du jais; sa bouche, d'une pureté de lignes admirable, le frais vermillon de l'églantine. Presque toujours abaissés comme un voile pudique, de longs cils d'ébène projetaient deux gracieuses petites ombres, et adouciaient l'éclat de ses yeux, qui devenaient de flamme quand une émotion vive, la surprise, l'enthousiasme, la joie, ralentissait ou précipitait les battements de son cœur; ses mains n'avaient rien à envier à la blancheur du lys qui vient d'éclorre; ses doigts mignons ne semblaient faits que pour courir sur le clavier d'un piano, ou dévider les grains d'or d'un chapelet; ses petits pieds étaient des ailes. C'est l'espace où luisent les étoiles, ces fleurs du ciel, et non la terre, qu'il eût allu à leur légèreté.

La répétition touchait à sa fin, lorsque tout-à-coup le fou se leva, s'élança vers la signora, puis, d'une voix terrible et déchirante :

—Mon fils! rends-moi mon fils! s'écriait-il.

Il y avait dans sa voix un accent de vérité si effrayant, que nous frissonnâmes tous.

—Ne craignez rien, dit l'actrice aux personnes qui l'entouraient et s'étaient écartées avec effroi, sa folie n'a rien de dangereux; quelques paroles vont le calmer.

En même temps elle s'approcha du vieillard, murmura deux ou trois phrases dans un idiome étranger, et la colère qui animait les traits de l'insensé tomba comme par enchantement, ses yeux se remplirent de larmes, puis il regagna, avec la soumission d'un enfant, le fauteuil qu'il venait de quitter.

La signora Stella Monti, après un mois de séjour à Philadelphie, nous quitta pour aller en Portugal, nous laissant tout émerveillés de son admirable talent. Je n'avais pas oublié encore l'épisode du pauvre fou pendant la répétition, lorsque, deux ans plus tard, le hasard m'apprit les détails étranges que je livre à la publicité.

II

Vingt-cinq ans environ avant l'époque où commence le premier chapitre de cette histoire, un acteur allemand, qui se faisait appeler Robert Schmidt et dont le véritable nom était Franck Warner, avait tout à coup renoncé à ses succès de théâtre et quitté Stuttgart pour s'en aller habiter Vienne avec sa jeune femme, la fille unique d'un riche orfèvre de Manheim.

Une des clauses de ce mariage portait que Franck Warner quitterait le cothurne pour prendre le commerce, et Warner, qui aimait sa femme aussi passionnément qu'il en était aimé, fit sans regret le sacrifice de sa gloire et de l'art dans lequel il s'était illustré. Un an après, madame Warner donnait le jour à un fils, et quinze ans plus tard, jeune encore et dans tout l'éclat de sa beauté, elle mourait laissant livrés au plus profond désespoir son mari et son fils.

Franck vendit alors sa maison de soieries afin de surveiller l'éducation d'Albert, désormais son unique amour. Cinq années se passèrent encore. Albert avait vingt et un ans, et son père songea à le marier avec la fille d'un banquier, son vieil ami.

Consulté sur ce mariage, le jeune homme se rendit avec empressement aux vœux de Franck Warner, et Marguerite, qu'un secret penchant entraînait vers celui qu'on lui destinait pour époux, verscrivit à ce projet d'union. Elevé avec Marguerite, Albert éprouvait pour elle cette tendre affection de frère qui trompe souvent le cœur par les mille riens charmants dont elle se compose et ressemble si bien à de l'amour qu'on la dirait sa sœur jumelle. Et cependant tout un abîme les sépare. Albert, dont le regard ne s'était jamais arrêté que sur Marguerite, dont le cœur n'avait pas encore ressenti de secousses au bruit des pas d'une femme aimée, mit sans peine sur le compte de l'amour les douces émotions qu'il puisait dans une amitié fervente. Le

bandeau qui lui couvrait les yeux tomba enfin, et ses yeux, un jour, s'ouvrirent à la lumière. Voici à quelle occasion :

Depuis une semaine, il n'était bruit à Vienne que de la solennité qui se préparait au grand théâtre. Une représentation au bénéfice d'une cantatrice qui partait dès le lendemain de ses adieux à un public dont elle était l'idole, promettait de réunir, rayonnant faisceau, tous les premiers sujets du chant et du ballet. Un début des plus curieux devait ajouter encore à l'intérêt déjà si vif de cette fête offerte à l'aristocratie de la naissance et de la fortune par l'aristocratie du talent. La tragédienne la plus renommée de Londres, mistress Davidson, la reine du théâtre de Covent-Garden, avait voulu payer ce tribut de sympathie à l'onchanteresse qui allait prendre congé de l'admiration et des bravos viennois.

La débutante était, au dire de tous ceux qui l'avaient entendue à l'étranger, l'artiste la plus merveilleuse qui eût encore porté le sceptre dramatique. Quant à sa beauté, les métaphores les plus hardies, les images les plus hyperboliques leur paraissaient, pour la peindre, faibles et incolores. Cornélius, selon eux, eût été le seul digne de reproduire ses traits sur la toile. C'était tout dire. Ce jour si impatientement attendu arriva enfin. La salle présentait le plus éblouissant coup-d'œil. Du parterre au cintre s'échelonnaient, gradins vivants, deux mille têtes. Ce n'était partout que soie, dentelles et velours, lumières et parfums, or et fleurs, perles et diamants. Dans une loge des premières venait d'entrer Franck Warner, Muller le banquier, sa fille Marguerite et Albert.

La première pièce—un opéra-bouffe—fut jouée au milieu des applaudissements et du rire le plus communicatif. Mais, malgré le talent des acteurs, la pièce fut trouvée longue. La pensée des spectateurs n'était pas sur la scène, mais dans les coulisses. Le rideau se leva pour la deuxième fois.

Quelques instants après, parut une femme, et il n'y eut qu'un cri dans la salle : qu'elle est belle ! Une croix de diamants brillait à son cou. De la naissance de ses épaules à ses pieds tombait, en larges plis, une robe de cachemire blanc, et, de chaque côté de ce vêtement de neige, se déroulaient, jusqu'à ses pieds aussi, dans un pittoresque désordre, ses longs cheveux d'ébène.

Inconnue en Allemagne, la tragédie qu'elle avait choisie pour son début était *l'Hamlet* de Shakespeare, et le rôle qu'elle y jouait était celui d'Ophélie. Mélancoliquement assise dans un fauteuil, accoudée sur une table, une main pendante, l'autre soutenant sa tête fatiguée, et pâle, elle demeura un moment immobile, regardant fixement devant elle de ce regard aveugle et morne particulier aux sombres douleurs. Puis, elle se prit bientôt, sans sortir de son immobilité de statue, à soupirer plutôt qu'à parler, d'une voix douce et lente, quelques vers, coupés de silence.

Tout à coup elle passa la main sur son front et deux flammes jaillirent de ses yeux, puis, s'élançant au milieu du théâtre, elle commença d'une voix sonore, pénétrante, incisive, le poétique récit de la troisième scène. Un frisson d'enthousiasme parcourut la salle tout entière. Elle avait cessé de parler qu'on l'écou-
tait encore.

L'émotion était à son comble; trois salves d'applaudissements retentirent, un riche bouquet fut jeté de la loge impériale, puis dix autres tombèrent aux pieds de la grande tragédienne, puis vingt autres, tout un déluge.

Nous renonçons à décrire les transports qu'elle excita, les hommages dont elle fut longuement enivrée, chaque fois qu'elle reparut.

Albert Warner n'avait perdu ni un mouvement, ni un geste, ni un regard, ni un sourire, ni un jeu de physionomie de mistress Davidson. Jamais fille des hommes ne s'était montrée à lui aussi éblouissante de beauté, aussi pleine de séductions et de charmes. Il était si absorbé dans sa contemplation, si étranger par les yeux,

l'oreille, le cœur et l'âme à tout ce qui n'était point cette femme tant regardée, tant écoutée, tant admirée, qu'il n'avait pas remarqué que Marguerite se tournait souvent vers lui, comme en proie à une agitation fiévreuse.

III

De retour chez lui, Albert Warner, après s'être promené longtemps dans sa chambre, alla s'asseoir, la tête inclinée et tout rêveur, sur un divan.

Puis bientôt, il se leva, s'approcha de sa fenêtre, en écarta vivement les rideaux, l'ouvrit et se mit à son balcon pour respirer. La nuit était magnifique; mais il ne vit ni le pâle croissant qui se découpait, argenté, sur le bleu foncé du ciel, ni les étoiles qui émaillaient son azur de leurs fleurs d'or. Devant lui passait et repassait sans cesse l'image de mistress Davidson. Ce fut seulement vers le matin, et lorsque les premiers feux de l'aurore empourprèrent le firmament, que, succombant à ses émotions et à ses fatigues, il gagna son lit où le sommeil ne tarda pas à fermer ses paupières.

Huit jours se passèrent. Une tristesse silencieuse s'était emparée d'Albert.

Deux sentiments, également violents, luttèrent dans son âme : l'amour qu'y avait jeté, sans le savoir, la grande artiste, et son affection pour Marguerite Muller. En vain, il s'efforçait d'éloigner de sa pensée le souvenir d'Ophélie; il lui revenait impérieusement en mémoire. Cependant il était toujours assidu auprès de sa fiancée; mais, jusque dans ses regards, dans ses moindres paroles perçait une contrainte pénible. Franck Warner s'était aperçu de ce changement sans pouvoir se l'expliquer. Marguerite se taisait devant le monde, et, quand elle était seule, elle pleurait.

Enfin, une seconde représentation d'*Hamlet* fut annoncée. Albert faillit en mourir de joie. Le soir de cette solennité, il prétexta un rendez-vous avec un de ses anciens compagnons d'Université, et il se rendit secrètement au théâtre. Mistress Davidson excita les mêmes transports d'enthousiasme.

Le rideau du premier acte baissé, Albert sortit. Quelques minutes plus tard, il était sur la scène. Mistress Davidson s'apprêtait à monter dans sa loge; il s'approcha d'elle rapidement, et lui saisissant la main :

—Mistress, lui dit-il tout bas, je vous aime à en devenir fou.

Surprise, elle releva impérieusement la tête, regarda fièrement celui qui osait lui tenir ce langage; puis, devant la belle figure passionnée d'Albert, la colère hautaine de son regard tomba. Elle prit brusquement le bras de sa camériste, jeta sur le jeune homme un regard étrange, et s'éloigna, le laissant ébloui, fasciné, éperdu.

Deux semaines s'écoulèrent encore, et le temps, loin d'apporter quelque soulagement à ses douleurs, ne fit qu'en accroître l'amertume. Depuis qu'il avait respiré cet amour, fleur empoisonnée dont l'enivrant parfum le consumait lentement, indifférent à tout ce qui n'était point Ophélie, ainsi que ces cœurs blessés qui semblent redouter de guérir du mal qui les tue, il recherchait la solitude comme s'il eût craint que quelque chose ne vint le distraire des ennuis dont il se mourait. Les bois qui enveloppaient la ville de la fraîcheur de leurs ombres, lui paraissaient à peine assez épais pour abriter ses rêveries. Un soir, après une longue promenade dans la campagne, il s'assit au bord de l'eau, le regardant couler doucement murmurante à ses pieds, entre les nénuphars et les ajoncs du rivage. La nuit le surprit dans cette attitude méditative. Au moment où il se levait, il vit sur la berge, de l'autre côté du fleuve, en face de lui, glisser, légère et furtive, comme une forme blanche, vivement éclairée tout à coup par la lune; cette forme devint plus distincte à ses yeux.

C'était une femme, et dans cette femme, quoique l'éloignement et l'obscurité ne lui permirent point de distinguer ses traits, il crut vaguement reconnaître mistress Davidson. Elle seule avait cette taille élancée et cette démarche. Après avoir